

# LE PARIS GAY. ÉLÉMENTS POUR UNE GÉOGRAPHIE DE L'HOMOSEXUALITÉ

**Stéphane Leroy**

**Armand Colin** | *Annales de géographie*

2005/6 - n° 646  
pages 579 à 601

**ISSN 0003-4010**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2005-6-page-579.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Leroy Stéphane , « Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité » ,  
*Annales de géographie*, 2005/6 n° 646, p. 579-601. DOI : 10.3917/ag.646.0579  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité

## *Gay Paris. Elements for a geography of homosexuality*

**Stéphane Leroy**

Université Louis Pasteur, Strasbourg 1

### Résumé

Alors que les études gays et lesbiennes ont investi les sciences humaines et sociales, que le lien, ancien, entre l'homosexualité et la ville est avéré, l'approche géographique de l'homosexualité demeure un thème oublié en France. Pourtant, Paris est aujourd'hui un des hauts lieux de l'homosexualité en Europe et dans le monde. Les impacts socio-politiques, économiques et surtout spatiaux de la grande concentration homosexuelle y sont très importants et de plus en plus perceptibles. L'analyse des espaces créés ou appropriés par les gays et les lesbiennes révèle, à côté du nécessaire quartier-vitrine du Marais, une géographie aux centralités multiples, réticulaire et partiellement invisible.

### Abstract

*Even though gay and lesbian studies are well established in human and social sciences, and that ancient links between homosexuality and the city is well proven, the geographic approach of homosexuality remains underdeveloped in France. Nevertheless, Paris is currently a high place of homosexuality in Europe and in the World. The socio-politic, economic and mainly spatial impacts of the homosexual concentration are very significant and more and more perceptible. In addition to the necessary window-neighborhood that the Marais is, the analysis of places constructed or appropriated by gays and lesbians shows a geography made of multiple centralities, functioning as a network and remaining partly invisible.*

**Mots-clés** Centralité, ghetto, homosexualité, identité, lieu, Paris, quartier du Marais.

**Key-words** *Centrality, ghetto, homosexuality, identity, Paris, le Marais.*

## Introduction

Même si, depuis quelque temps, une évolution est sensible en France, peut-être sous l'influence des géographes anglo-saxons et des sociologues, anthropologues et historiens, eux-mêmes longtemps réfractaires aux questions communautaires et dont les travaux sont plus récents que ceux produits en Amérique du Nord (Fassin, 2002), la géographie française s'intéresse encore peu à l'analyse du rapport des individus à leurs espaces suivant le prisme, pourtant fécond, des genres ou des identités sexuelles, comme elle se soucie trop peu des relations des *subcultures* avec leurs territoires. Ainsi, aucun géographe n'a collaboré aux nombreux dictionnaires et ency-

clopédies consacrés aux cultures homosexuelles, édités ces dernières années, ni participé aux colloques inspirés des *Gay and Lesbian Studies* américaines sur ce même thème (comme les *Rencontres internationales sur les cultures gays et lesbiennes* organisées à Paris par le Centre Georges Pompidou en 1997). Cette lacune a été récemment relevée par Jean-François Staszak. À propos des *Gay and Lesbian Studies*, il évoque une «question géographiquement pertinente sur laquelle le silence des géographes français est assourdissant» (Staszak, 2004, p. 16). N'auraient-ils rien à dire sur ce thème? Cette déficience ne trouve-t-elle pas — en partie — son origine dans la perpétuation de l'emprise de corpus idéologiques privilégiant des analyses de rapports de force d'une autre nature?

«Ce sur quoi il faut s'interroger, ce n'est pas sur l'existence des cultures gays et lesbiennes (...); c'est sur leur occultation» rappelle pertinemment le philosophe et sociologue Didier Eribon (2003, p. 16), spécialiste des cultures homosexuelles en France. Il est vrai qu'un tel sujet, aujourd'hui en vogue dans les médias, n'est pas simple à appréhender. Il nécessite une connaissance, voire une pratique des territoires concernés, une perception des logiques de ceux qui les construisent et des habitudes de ceux qui les fréquentent, choses difficiles car l'organisation et la dynamique des espaces de l'homosexualité sont pour partie invisibles, comme nous allons le montrer.

Notre ambition est mesurée car nous n'avons à notre disposition qu'un nombre d'indicateurs et de données quantitatives limité, essentiellement relatif à l'offre commerciale. Bien entendu, il ne s'agit pas de ramener les identités homosexuelles au seul acte de consommation, même s'il participe de leur élaboration. Nous souhaitons proposer ici quelques éléments d'analyse des modes de vie et des spatialités des communautés homosexuelles — en remplaçant la question du «pourquoi» (l'homosexualité?), d'un autre temps, par celle du «comment» (est-elle vécue?) suivant une approche géographique, c'est-à-dire en nous intéressant aux relations que les homosexuels entretiennent avec leurs territoires. Le choix de Paris comme terrain d'étude s'impose naturellement car elle est aujourd'hui la seule ville en France qui possède un quartier gay<sup>1</sup> visible, reconnu et susceptible de représenter la base territoriale d'une identité homosexuelle collective.

## 1 Sexualité de l'espace, espace de la sexualité

La plupart des analyses de l'espace géographique, de ses replis et de ses dynamiques, font l'économie d'une réflexion sur l'altérité et sur le sexe de l'espace. Pourtant, il nous paraît évident que l'espace n'est ni asexué ni

1 Le terme américain (mais d'origine française) *gay* a été adopté partout dans le monde et il est désormais inutile de le traduire ou d'adapter son orthographe. Suivant les auteurs, il désigne l'ensemble des homosexuels ou, plus fréquemment, les seuls homosexuels masculins (White, 1997, p. 69-71). Le dictionnaire Robert adopte la méthode anglaise et écrit «des bars gay» mais «les gays». Nous préférons toujours accorder le mot au pluriel, qu'il soit nom ou adjectif.

asexuel (Bell et Valentine, 1995). Nous allons y revenir. C'est pourquoi, on peut saluer l'exception que constitue le récent *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* dirigé par Jacques Lévy et Michel Lussault (2003) qui, au contraire des précédents ouvrages du même type, propose une entrée «sexualité» et une autre «sexuation», et évoque même les *Gay and Lesbian Studies*. Mathis Stock et Anne Volvey y notent que «la problématique de la sexualité est pratiquement absente du champ disciplinaire de la géographie» (p. 837)<sup>2</sup>. Dans le but d'apporter notre contribution à ce vaste chantier qui s'ouvre, nous voulons seulement essayer de «décrire et de théoriser les conditions et les formes (matérielles et symboliques) de la (re)production d'espaces ou de lieux rapportés au sexe (identité sexuelle, commerce sexuel), ou bien les pratiques sexuées (identitaires, commerciales) de l'espace» (Stock et Volvey, *op. cit.*, p. 837).

Lorsque la géographie, en particulier en France, s'intéresse aux différentes pratiques et représentations spatiales suivant une approche sexuée, c'est, à de rares exceptions, la seule distinction entre hommes et femmes qui lui sert de prisme. C'est le courant de la *Gender geography*. À la différence de ce que l'on peut lire dans bon nombre de travaux de chercheurs anglosaxons, on confond alors presque systématiquement sexe et genre (Creton, 2003). Pourtant, on ne peut occulter que l'espace, en particulier public, a une sexualité (Binnie et Valentine, 1999). Il est fondamentalement hétérosexuel, comme le rappelle D. Eribon: «L'hétérosexualité est l'une des caractéristiques majeures, fondatrices même, de ce qu'on peut désigner comme l'espace public: elle y est affichée, rappelée, manifestée à chaque instant, dans chaque geste, dans chaque conversation (...)» (Eribon, 1999, p. 151). La norme hétérosexuelle s'imprime partout dans l'espace, notamment urbain: dans les bars et les restaurants, au cinéma et dans les transports en commun, dans les vitrines et sur tous les murs, dans la rue tout simplement, sans parler des espaces de l'éducation et du travail. Est-ce que seuls les groupes minoritaires en ont conscience?

Le modèle hétérosexuel érigé en universalité se lit en filigrane dans la plupart des écrits sur l'espace (Binnie, 1997). Sur une domination masculine de la société et de l'espace se superposent une norme et une tutelle hétérosexuelles — partiellement inconscientes (Bourdieu, 1998; Lauria et Knopp, *op. cit.*) et qui sous-tendent la reproduction de l'ordre social (Borrillo, 1999; D'Emilio, 1998). Ce système dominant — hégémonique — s'appelle l'hétérosexisme ou, pour reprendre l'expression de l'écrivain féministe Monique Wittig (2001), qui l'a remarquablement démonté, la pensée *straight*. C'est dans ce contexte particulièrement défavorable que gays et lesbiennes, partout dans le monde, doivent essayer de construire des espaces qui leur ressemblent, des territoires du collectif, dont on sait qu'ils

2 M. Lauria et L. Knopp (1985, p. 152) font la même remarque: «No doubt one is that a certain squeamishness regarding sexual issues persists among many of those studying these processes (...)» mais près de 20 ans auparavant. Depuis, les choses ont beaucoup changé en Amérique du Nord.

sont producteurs d'identité (Di Méo, 1998). Il existe des espaces spécifiques, plus ou moins visibles, produits par les homosexuels parce qu'il existe des manières d'être au monde et des cultures<sup>3</sup> homosexuelles spécifiques. Aussi polymorphes soient-elles, il suffit de parcourir le *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* (Eribon, *op. cit.*) ou la monumentale encyclopédie de Bonnie Zimmerman et George Haggerty (2000) pour en avoir un large aperçu et s'en convaincre. Ainsi naissent ce que l'on nomme les quartiers gays, espaces de résistance participant de la construction de l'identité homosexuelle (Bell et Valentine, *op. cit.*; D'Emilio, 2002), qu'elle soit acquise ou choisie. Avec ces espaces, les homosexuels tentent de «re-territorialiser» la ville. «Longtemps contrainte de s'exprimer dans les interstices de l'urbain, la culture homosexuelle peut désormais s'épanouir au grand jour, dans les quartiers centraux de l'agglomération» précise Boris Grésillon (2000, p. 312) à propos de Berlin. On peut transposer cette remarque à l'ensemble des grands centres de l'homosexualité.

Ces espaces de l'homosexualité sont — pour l'essentiel — des constructions masculines. Les lesbiennes y sont (presque) invisibles! Ainsi, près de 97 % des établissements homosexuels de Paris sont destinés aux seuls hommes. Alors que leur poids est considérable depuis toujours dans la production artistique et littéraire (Eribon, 2003; Tamagne, 2000) et dans les différents mouvements qui revendiquent l'égalité des droits, il semble que les femmes homosexuelles aient un mode de vie plus discret, plus stable, en tout cas très différent de celui des hommes (notamment pour les besoins et les modes de rencontre). La visibilité moindre des lesbiennes dans les quartiers homosexuels suggère qu'elles aient moins besoin de s'identifier à des territoires ou à des lieux, voire qu'elles sont moins nombreuses dans les grandes villes. Ainsi, dans la région de San Francisco, il a été montré que la population lesbienne avait tendance à délaisser le centre métropolitain pour des périphéries moins densément urbanisées, offrant un cadre plus approprié à la vie de famille et surtout à la maternité (Black *et alii*, 2002). À moins que leur niveau de vie soit inférieur à celui des hommes. Aussi, partout où ils existent, ces espaces de visibilité, d'extraversion, de rencontres et de liberté homosexuelles sont essentiellement des espaces d'hommes (Pollak, 1982) et presque uniquement des espaces urbains.

## 2 Homosexualité et urbanité

Le questionnement du lien entre l'homosexualité et la ville nous paraît d'autant plus pertinent et fécond en géographie urbaine que celui-ci est très ancien. Les relations homosexuelles sont courantes et acceptées dans les cités de la Grèce antique (Halperin, 1990) comme elles sont répandues (mais déjà moins tolérées) dans les villes italiennes de la Renaissance

3 Nous considérons ici la culture comme l'ensemble des valeurs, des comportements et des représentations des individus et des groupes auxquels ils appartiennent. La notion d'héritage y est fondamentale (Claval, 2003).

(Rocke, 1996) ou la plupart des grandes agglomérations européennes à partir du XVII<sup>e</sup> siècle (Higgs, 1999). Aujourd'hui encore, même s'il est difficile de quantifier l'importance de cette population dans les villes, notamment les plus grandes, le nombre et la densité des établissements spécialisés, des associations, etc. ou le succès des manifestations de rues par exemple, tendent à indiquer que gays et lesbiennes sont majoritairement des citadins, en tout cas dans les pays anciennement urbanisés. Dans les cultures et l'histoire de l'homosexualité, il existe même «une véritable mythologie de la ville et de la capitale» (Eribon, 1999, p. 36). Tout d'abord, la ville offre aux homosexuels de plus importantes possibilités de rencontre et donc un plus grand choix de partenaires potentiels que n'importe quel autre espace. Ces possibilités augmentent avec la taille de la ville. Mais surtout, à l'instar d'autres minorités (ethniques, religieuses, sociales, etc.), les homosexuels, du fait de leur nombre restreint et de leur besoin de sécurité, doivent trouver ou créer des lieux de solidarité et tisser des réseaux de sociabilité, construire des espaces de vie sinon communautaire du moins collective (Altman, 1983; D'Emilio, *op. cit.*; Murray, 1996). La ville est le territoire pouvant le mieux répondre à ces attentes et même le seul permettant d'échapper à la domination, voire l'hostilité, des groupes majoritaires: «*They (cities) became places where gays could, to some degree, escape from the constant pressures of an intolerant heterosexual society*» (Lauria et Knopp, *op. cit.*, p. 158).

Si des études effectuées en Allemagne indiquent que les homosexuels vivent majoritairement dans des grandes villes (Grésillon, *op. cit.*), on ne dispose pas d'informations de ce type en France. Cela n'empêche pas certains journalistes d'avancer des chiffres, comme celui de 100 000 pour le nombre de gays vivant à Paris en 1996 (Cornevin, 1996). Deux éléments indicatifs: même s'il ne s'adresse pas qu'aux couples homosexuels, avec près de 130 «pacsés»<sup>4</sup> pour 10 000 habitants de 18 ans et plus, contre 60 en moyenne en France, à la fin de l'année 2004<sup>5</sup>, Paris est largement en tête du nombre de signatures de PACS (quel que soit le sexe des signataires). De même, si l'on observe les lieux de résidence des internautes qui déposent des petites annonces de rencontre sur des sites gays, les principales agglomérations dominent nettement (après avoir rapporté le nombre d'annonces à la taille des villes). Il est aisé d'observer que les homosexuels sont davantage visibles dans les grandes villes. Mais on peut aussi raisonnablement penser que, dans toutes les grandes villes des pays développés, la population homosexuelle est sur-représentée et cela depuis longtemps (Higgs, *op. cit.*), même si le phénomène s'est probablement amplifié ces dernières décennies, participant de la croissance généralisée des mobilités. «Aujourd'hui encore, la migration des gays et des lesbiennes vers les grandes villes ou les capitales est permanente» rappelle D. Eribon (1999,

4 De PACS, Pacte Civil de Solidarité. Contrat juridique créé en 1999 et conclu entre deux personnes physiques, majeures, de sexe différent ou de même sexe, pour organiser leur vie commune.

5 Sources: Ministère de la Justice. Voir aussi Ruelland N. et Tonnerre M. (2003).

p. 37). Les métropoles polarisent de jeunes homosexuels trop à l'étroit en province, certains de goûter — en «montant» à la capitale ou à la grande ville — au cocktail de l'anonymat et de la visibilité, paradoxal seulement en apparence.

Ces migrations peuvent être pendulaires. «La propension à la promiscuité fait que le marché sexuel local dans les villes petites et moyennes est souvent vite épuisé; se développe alors toute une logique du voyage et des week-ends. La géographie homosexuelle se ramifie dans les grands centres urbains.» fait remarquer le sociologue Michael Pollak (*op. cit.*, p. 48). Mais elles sont souvent de longue durée ou définitives car, en dehors des métropoles, il est encore difficile de s'épanouir pleinement tout en passant inaperçu, du fait des «contraintes étouffantes des réseaux d'interconnaissances qui caractérisent la vie dans les petites villes ou les villages, où chacun est connu et donc reconnu et doit cacher ce qu'il est d'autant plus qu'il s'écarte de la norme» (Eribon, 1999, p. 38). C'est pourquoi, leur préférence sexuelle est une explication majeure du départ précipité du foyer familial de bon nombre de jeunes homosexuels — notamment masculins<sup>6</sup>. Leur migration vers la grande ville s'accompagne souvent de leur *coming out* ou «sortie du placard» (Schiltz, 1997). Ils quittent leur famille naturelle pour trouver, pour créer, une famille d'adoption<sup>7</sup>.

De plus, les gays et les lesbiennes participent pleinement et activement aux processus de renouveau urbain et de gentrification<sup>8</sup> qui affectent le centre des agglomérations, surtout des plus grandes, depuis les années 1970. Ceci a déjà été montré dans le cas des villes nord-américaines, il y a de nombreuses années (Castells, 1983; Lauria et Knopp, *op. cit.*). Les homosexuels s'installent ou se réinstallent dans le cœur des villes, à New York et San Francisco, Chicago et Toronto, etc. Le phénomène est certainement transposable aux grandes métropoles européennes. Si l'on admet la théorie de la gentrification proposée par David Ley (1980), privilégiant la dimension culturelle pour expliquer l'émergence et l'accroissement de la demande en logements centraux, les gays, de part leurs centres d'intérêt, leur recherche de lieux à fortes aménités (Black *et alii*, *op. cit.*), leur niveau de formation souvent élevé (Schiltz, *op. cit.*) et leur pouvoir d'achat supérieur en moyenne à celui des autres citadins, constituent le gros de ce que les Américains nomment *DINKies* (pour *double-income, no kids*) et apparaissent bien comme des gentrificateurs idéaux. Le fait que le Marais, le quartier

6 C'est le thème principal de l'œuvre autobiographique de Jacques Nolot. On (re)verra notamment *La Matiolette*, remarquable pièce (texte édité chez Actes Sud-Papiers, 1990) portée à l'écran par André Téchiné (1983) et les films *J'embrasse pas* (1991) également réalisé par Téchiné et *L'Arrière pays* (1997) mis en scène par Nolot lui-même.

7 Remarquons le formidable développement des associations d'étudiants gays à Paris depuis quelques années: à Jussieu, Nanterre, Orsay, l'ESCP, HEC, etc.

8 Nous retenons la définition de la gentrification proposée par C. Hamnett (1984): «un phénomène à la fois physique, économique, social et culturel. La gentrification implique en général l'invasion de quartiers auparavant ouvriers ou d'immeubles collectifs en dégradation par des groupes de classes moyennes ou aisées et le remplacement ou le déplacement de beaucoup des occupants originaux de ces quartiers».

gay de Paris, soit considéré en France comme l'archétype du quartier gentrifié (Carpenter et Lees, 1995) n'en est-il pas la meilleure preuve? Désormais, les communautés homosexuelles semblent peser lourdement, aussi bien sur les mutations socio-spatiales du cœur des agglomérations que sur l'économie des métropoles (*pink economy*) ou les changements politiques. Sur cette question, on ne peut ignorer l'apport des travaux de l'économiste Richard Florida sur les facteurs de la croissance des villes, même s'ils ont provoqué de nombreuses interrogations et critiques (Levine, 2004) et si sa théorie demande à être éprouvée dans les métropoles européennes. Florida fait de la population urbaine homosexuelle l'une des assises principales de la «classe créative», celle qui provoque aujourd'hui le dynamisme socio-économique et l'enrichissement des grandes villes (Florida, 2002).

### 3 Paris, lieu central gay et lesbien

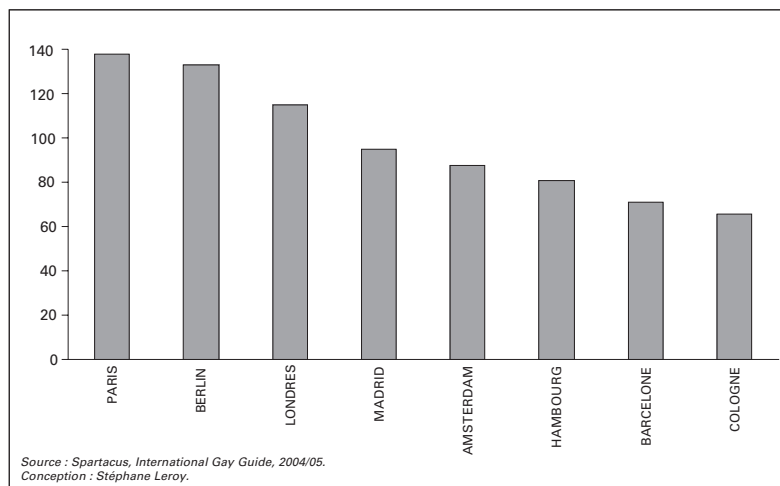
Paris, ville européenne dans laquelle il y a le plus d'établissements gays et lesbiens, est une des capitales de l'homosexualité en Europe<sup>9</sup>. «Depuis mon enfance, un Paris imaginaire avait été la planète scintillante qui palpitait au centre de ma carte stellaire intérieure» (White, 1998, p. 12) confesse le jeune héros homosexuel de *La Symphonie des adieux*, le beau roman d'Edmund White, en quittant New York pour Paris. Dans la version américaine de la série gay britannique *Queer as folk*, la plupart des personnages rêvent à voix haute d'aller visiter et même vivre à Paris...

Avec près de 140 établissements commerciaux<sup>10</sup> en 2004, suite à une croissance exponentielle durant les années 1980 et 1990, la capitale française se place juste devant Berlin (mais derrière si on rapporte ce nombre à la population résidente) et assez nettement devant Londres (fig. 1). Mieux, elle talonne New York pour se situer au second rang mondial. Cette position privilégiée de Paris au sein du réseau des lieux centraux de l'homosexualité est ancienne (Merrick et Sibalis, 2001). L'historienne Florence Tamagne (*op. cit.*) a montré que, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle et à la différence de la situation dans nombre de pays voisins, la capitale française pro-

9 Dans son étude du Berlin gay, B. Gréillon (*op. cit.*) cite, avec la capitale allemande, Amsterdam et Londres comme hauts lieux et «refuges» des communautés homosexuelles mais omet étrangement Paris.

10 4 guides sont utilisés: *Spartacus, International Gay Guide 2004/05*, Berlin, Gmünder Verlag; *Le Petit Futé, Paris Gay & Lesbien 2004*, Paris, Nouvelles Éditions de l'Université; *Guide Zurban, Paris Gay & Lesbien 2004*, Paris; *Illico* (bimensuel gratuit), Paris (également sur internet: [www.e-illico.com](http://www.e-illico.com)). Les sources n'étant pas toujours très fiables, on décide qu'un établissement est gay et lesbien lorsqu'il est mentionné dans au moins 3 guides. On ne retient que les bars, restaurants, discothèques, saunas, *sex-clubs*, *sex-shops* et librairies. Si on ajoute les autres commerces, majoritairement mais pas exclusivement fréquentés par les homosexuels, tels que les boutiques de mode, de décoration, les centres de beauté, etc., on s'approche des 250 établissements à Paris. Pour les comparaisons internationales, seul le guide *Spartacus* peut être utilisé. Après examen du terrain dans plusieurs villes, nous ôtons 2 types d'établissement répertoriés de manière trop aléatoire dans certains pays et parfois difficiles à définir comme homosexuels: les hôtels et chambres d'hôte d'une part, les magasins de mode d'autre part.





**Fig. 1** Les villes européennes ayant au moins 60 commerces gays et lesbiens en 2004.  
*European cities having at least 60 gay and lesbian businesses, 2004.*

fitte pleinement de la relative bienveillance des autorités et de l'absence de mesures coercitives même si, comme dans les autres capitales, «la mise en place progressive (...) d'une subculture homosexuelle entretient dans l'opinion publique la peur de la "contagion" et nourrit le mythe du complot (...)» (Tamagne, 2002, p. 13). Comme à New York au même moment (Chauncey, 2003), de nombreux établissements peuvent ouvrir; ils rencontrent rapidement le succès et le Paris homosexuel des années 1920 connaît alors son premier «âge d'or». La ville s'impose comme un centre européen majeur de la vie homosexuelle, avec quelques-uns des artistes et écrivains les plus prestigieux (Proust, Colette, Satie, Gide, Diaghilev ou Stein pour ne citer que les plus célèbres) comme figures tutélaires. Cette domination à l'échelle européenne se renforce durant les années 1930 du fait de la répression nazie en Allemagne en général et à Berlin en particulier (Tamagne, 2000).

Si Paris apparaît comme une capitale de l'homosexualité par la quantité et la diversité de son offre commerciale à destination des gays, elle n'a certainement pas — à l'échelle européenne voire mondiale — l'image et l'aura de ses deux principales concurrentes. Les communautés homosexuelles y apparaissent nettement moins structurées et engagées sur le terrain social et politique qu'à Berlin (Grésillon, *op. cit.*), et d'après nos observations, nettement moins festives, avant-gardistes et extraverties qu'à Londres. D'une manière générale, on constate que, encore relativement ostracisées et marginalisées dans l'espace et la vie de la cité, elles se remarquent moins que dans d'autres lieux emblématiques des communautés homosexuelles. Pourtant — et l'élection en 2001 d'un maire ouvertement gay n'en est pas l'illustration la moins forte — les choses évoluent sensiblement depuis quel-



photos: Stéphane Leroy, 2001.

**Fig. 2** La Gay Pride de Paris, entre folklore et revendications sociales et politiques.  
*The Paris Gay Pride, between folklore and social and politic demands.*

ques années.

D'abord la *Gay Pride*<sup>11</sup>, grande kermesse annuelle mêlant rythmes technos et slogans politiques (fig. 2) est, avec un demi-million de manifestants environ

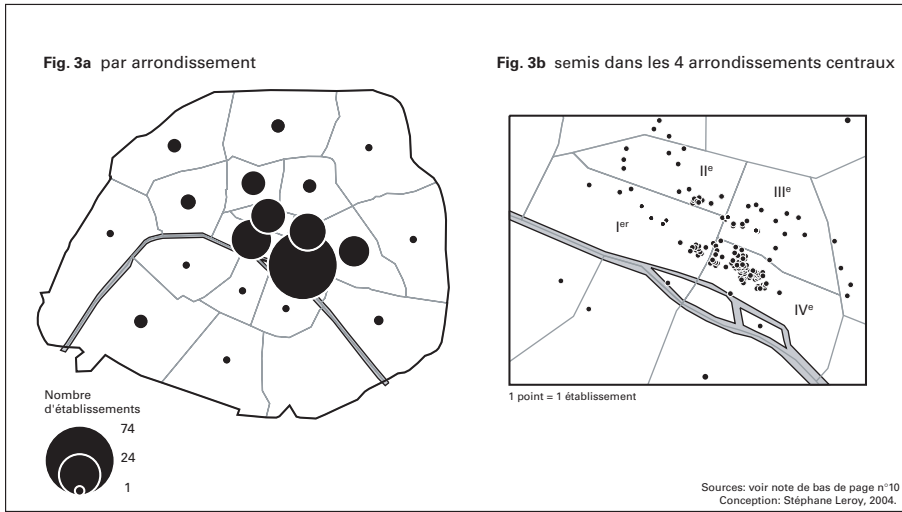
11 Rebaptisée «marche des fiertés lesbiennes, gaies, bi et trans». C'est plus long mais cela présente l'avantage, en plus d'être en français, de n'oublier personne, ce qui est plus important. Les *Gay Pride* naquirent à New York en 1970 pour commémorer les trois jours d'émeutes consécutifs à une descente de police au *Stonewall Inn*, un bar gay de Christopher Street en juin 1969. Défilant sous la pancarte *Come Out!*, les manifestants furent certainement les premiers à affirmer collectivement et publiquement une identité homosexuelle. Progressivement, toutes les grandes villes occidentales imitèrent New York. Paris eut son premier défilé en 1977; il devint annuel à partir de 1979. Par la suite, les principales villes de province ont suivi le mouvement.

depuis plusieurs années dans les rues de Paris (contre seulement 800 en 1979), le plus grand rassemblement de l'année en nombre de participants, même si son écho reste faible dans les médias. Ensuite, si la position dominante de Paris est contestée à l'échelle européenne, la capitale est hégémonique à l'échelle nationale. En effet, la répartition des établissements homosexuels révèle une structure très hiérarchisée. Si Lyon dispose d'un tissu commercial gay d'une trentaine d'établissements, les autres grandes villes sont moins bien loties (seules 5 villes de province ont au moins 20 établissements en 2004). Enfin, aucun établissement de province ne peut rivaliser avec la renommée et l'attractivité des plus célèbres bars ou discothèques gays parisiens, qui ont pour certains d'entre eux une aire d'attraction d'échelle nationale voire continentale. À l'intérieur de Paris, la répartition spatiale des commerces gays et lesbiens est également très déséquilibrée, mais même en se limitant à cette géographie, les spatialités de l'homosexualité apparaissent moins simples à appréhender que l'on ne pourrait le croire. Entre visibilité et anonymat, licence et clandestinité, les territoires de l'homosexualité dessinent un agencement subtil de centralités multiples.

#### 4 Les centralités polymorphes de l'homosexualité parisienne

À l'échelle des arrondissements, la distribution des établissements gays et lesbiens dans Paris oppose clairement centre et périphérie (fig. 3a). Les 4 premiers arrondissements, les plus petits, au centre géométrique de la ville mais sur la rive droite de la Seine, concentrent la grande majorité des commerces (plus de 70 %). Parmi eux, le IV<sup>e</sup> arrondissement, entre l'Hôtel de Ville et la Place de la Bastille domine nettement (près de 40 % des commerces). Des centralités secondaires se devinent en proche périphérie du centre, dans les IX<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> arrondissements. Cette organisation auréolaire est seulement interrompue par la frontière que représente la Seine. En effet, il n'y a quasiment aucun établissement sur la rive gauche du fleuve. Du fait de la grande concentration des commerces gays dans les arrondissements centraux, l'homosexuel parisien apparaît comme foncièrement « rive droite », du moins pour ce qui est de ses lieux de visibilité et de sociabilité. Compte tenu de la rareté et des prix des logements au centre de Paris, l'observation des lieux de résidence révélerait certainement une répartition spatiale beaucoup plus équilibrée. D'ailleurs, l'analyse de la géographie du PACS montre une sur-représentation des signataires à la fois au centre et à l'Est de Paris (Ruelland et Tonnerre, *op. cit.*).

En fait, la répartition des commerces s'affranchit complètement des limites d'arrondissements. L'observation du semis des établissements du centre de Paris montre qu'ils sont très nombreux dans le quart nord-ouest du IV<sup>e</sup> arrondissement et qu'ils tendent à déborder sur le I<sup>er</sup> (fig. 3b). Cette grande concentration de commerces destinés aux homosexuels constitue le « quartier gay » de Paris. Elle peut s'expliquer par la recherche d'économies



**Fig. 3** Répartition des établissements commerciaux gays et lesbiens à Paris en 2004.  
*Gays and lesbian businesses distribution in Paris, 2004.*

d'agglomération ou plus exactement de localisation, «issues du regroupement spatial d'entreprises travaillant dans le même domaine et qui ont intérêt à se regrouper pour profiter en commun de nombreuses ressources (...)» (Davezies, 2003, p. 194) et par la réalisation de ce que Harold Hotelling (1929) appela le «principe de différenciation minimale» et qui suggère que des commerces concurrents qui proposent les mêmes produits et ont ainsi les mêmes clients potentiels minimisent la distance qui les sépare et tendent donc à se concentrer. Ce quartier est généralement appelé «le Marais» même s'il n'occupe qu'une petite partie du quartier du Marais «historique» et qu'il en déborde largement vers l'ouest en suivant une direction parallèle à la Seine. Il est jouté par d'autres espaces de densité plus faible, avec ça et là un resserrement du semis. En fait, tout se passe comme si, à partir du noyau central, les établissements s'étaient diffusés de proche en proche par contact, en suivant des axes préférentiels.

Nous voudrions insister sur un point plus important. L'existence d'un quartier gay, essentiellement composé de bars, de restaurants, de boutiques de mode — presque tous destinés aux homosexuels masculins — participe de la nécessité de s'approprier l'espace public (en y faisant flotter par exemple le drapeau arc-en-ciel, emblème des homosexuels), de le et de se mettre en scène, bref de se montrer, de s'exposer. Indéniablement, cela passe par une commercialisation que certains jugent excessive, aliénante et uniformisatrice, susceptible de générer des clivages socio-économiques à l'intérieur des communautés gays et lesbiennes, mais aussi créatrice de liberté, de sociabilité et de culture, voire d'identité collective. Cette recherche de visi-

bilité et d'affirmation s'est nettement amplifiée ces dernières décennies et le territoire « identitaire » homosexuel s'est déplacé (Sibalis, 1999), gagnant en taille et en ostentation. Ainsi, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la fin des années 1970, en traversant les « folles » années 1920 et 1930 (Tamagne, *op. cit.*) il a migré de la Butte Montmartre et de Pigalle vers Saint-Germain-des-Prés, avant de revenir sur la rive droite, non loin de l'Opéra, autour de la rue Sainte-Anne, puis de se déplacer vers le Marais.

L'espace situé entre le Palais Royal et l'Opéra peut être considéré comme le premier quartier gay de Paris car, à la différence des précédents, son existence est connue des Parisiens. Les bars qui ouvrent durant les années 1950 et surtout 1960 y sont plus concentrés, même si leur nombre et leur densité n'ont rien à voir avec la profusion actuelle. Mais surtout, le type d'établissement et la fréquentation sont très différents de ceux d'aujourd'hui. Peu visibles durant la journée (on est encore entre l'espace de l'anonymat et celui de la visibilité), les bars ouvrent en fin de soirée et s'adressent à une clientèle masculine plutôt bourgeoise et fortunée. Une sélection s'opère à l'entrée suivant l'apparence et les ressources (Eribon, 2003). En effet, il faut presque toujours payer un droit d'entrée (très élevé) avant de pouvoir consommer... notamment de jeunes prostitués et gigolos, une autre caractéristique du Paris gay de cette époque. Cette commercialisation à outrance et la forte sélection par l'argent, dénoncées vigoureusement par les associations homosexuelles, vont condamner à la disparition presque tous ces établissements au début des années 1980 et entraîner le remplacement du quartier de la rue Sainte-Anne par celui du Marais.

## 5 Le Marais : « une pépinière salubre, un pôle d'attraction sans pareil »<sup>12</sup>

Dès le départ, le quartier du Marais présente tous les atouts pour un développement et un succès rapides auprès des communautés homosexuelles : une parfaite centralité géographique, une excellente accessibilité (avec notamment la construction du RER en 1977), une grande vétusté du bâti (n'enlevant pas son charme au quartier) et de l'espace disponible et très bon marché. En effet, ceux qui fulminent aujourd'hui contre l'existence d'un territoire de la visibilité homosexuelle en plein cœur de Paris, dans un de ses quartiers les plus anciens, centraux, renommés et beaux, oublient peut-être qu'au moment de l'installation en 1978 du premier établissement gay (un bar appelé de manière prémonitoire *Le Village*), rue du Plâtre, le Marais est encore en pleines rénovation et réhabilitation (impulsées à la fin des années 1960 par les lois Malraux) et qu'il est loin d'avoir son aspect d'aujourd'hui. La description faite par le jeune héros Américain de *La Symphonie des adieux*, lorsqu'il le découvre à la fin des années 1960, en témoigne : « Le Marais était alors un repère délabré d'ouvriers du textile

12 « Définition » empruntée à R. Guinard, *Guide Zurban, Paris Gay & Lesbien 2004*, Editio, p. 3

déferlant sous la pluie froide, un quartier misérable et peuplé envahissant les hôtels aristocratiques du XVII<sup>e</sup> siècle, un atelier clandestin éclairé au néon aperçu à travers des volets striés de suie, les vieilles portes en bois sculpté remplacées par des barricades de tôle ondulée, une pauvre corde à linge pleine de vêtements à sécher tendue dans une cour d'honneur envahie par la mauvaise herbe» (White, *op. cit.*, p. 13).

L'installation des commerces gays, permise par l'existence d'un stock de locaux vacants et des prix fonciers très bas, d'abord lente puis s'accéléralant au cours des années 1980, va grandement participer à cette renaissance fonctionnelle et architecturale du Marais. Il faut parfois peu de chose pour qu'un territoire se constitue et se différencie et, avant que les effets de voisinage et la recherche d'externalités positives n'agissent, il y a souvent le hasard, c'est-à-dire le «génie» d'un homme, parfois de deux, qui opère comme une étincelle ou un catalyseur. Le quartier de la rue Sainte-Anne avait été mis en désir durant les années 1960 par Fabrice Emaer, le fondateur du célèbre *Palace*. Si aujourd'hui le Marais et les espaces qui l'entourent sont le haut lieu, défini comme «lieu de condensation des valeurs, de convergence des pratiques et d'expérience des émotions» (Debarbieux, 2003), parisien et même français, de l'identité homosexuelle, ils le doivent beaucoup à David Girard, l'un des entrepreneurs emblématiques de la scène commerciale gay des années 1970 et 1980. Il est le premier, à la fin des années 1970, à s'emparer de l'idée d'une homosexualité vécue au grand jour, sans honte ni peur. Il décide d'ouvrir des établissements pour les homosexuels mais, et c'est une idée neuve — pour tous les homosexuels — en démocratisant les tarifs et surtout, en ouvrant les commerces sur la rue (Girard, 1986). Il offre aux gays une centralité et une visibilité complètement nouvelles, visibilité renforcée par le développement de la presse homosexuelle (Girard lance notamment *5/5* en 1983, le premier journal gay gratuit).

Concomitamment à la naissance des magazines *Gai Pied* et *Masques* en 1979, l'émergence d'un quartier, à la fois espace économique et touristique et territoire d'affirmation identitaire, le détournement d'une partie de l'espace public, investie puis transformée par les communautés homosexuelles, marquent véritablement le début d'une nouvelle époque: celle de la consommation de masse, du *coming out* et de l'ouverture sur la ville. À Paris comme dans les autres métropoles, il nous semble que la fréquentation du quartier gay est vécue comme un point de passage ou une halte dans un itinéraire socio-spatial assez complexe, correspondant au moment de l'autonomie sexuelle et de l'indépendance familiale. «L'identité collective n'a pas de substrat territorial unique» rappelle justement Guy Di Méo (2004, p. 346). Il en est de même pour l'identité individuelle. Pour aller plus loin, il serait intéressant d'étudier les caractéristiques, les motivations et surtout les représentations des gays qui pratiquent «leur» quartier comme celles de ceux qui n'y viennent pas.

Le Marais gay s'organise autour d'un axe principal, la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, dans laquelle la presque totalité des commerces est des-

tinée aux homosexuels, et dans quelques rues perpendiculaires (fig. 4). C'est là le cœur du quartier gay, celui qui peut le plus, du fait de l'importante agglomération de commerces gays, de leur intense fréquentation par une clientèle monosexuée et ostensible, symboliser l'idée et représenter l'image, soit du village, soit du ghetto, pour la population hétérosexuelle comme pour les homosexuels qui le fréquentent ou pas. Une telle concentration d'établissements gays dans un espace si peu vaste, permettant la multiplication des possibilités de rencontres, ce qui est l'une des raisons d'être des quartiers gays, est exceptionnelle (voir les plans de ville proposés par le guide *Spartacus*). Car c'est un territoire peu étendu, trop peu pour permettre l'installation en grand nombre de discothèques ou de *sex-clubs*, «dévoreurs» d'espace. Jean-François Chassagne, le président du Syndicat National des Entreprises Gaies remarque que «toutes les rues ne sont pas bonnes pour installer un commerce gay dans le Marais. La rue du Temple, la rue Vieille-du-Temple, la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie et celles des Archives ont fait leur preuve» (Laforgerie, 2003, p. 32).

L'effet d'agglomération joue à plein et les «bons» emplacements, les plus passants, sont rares et donc chers. Ainsi, on assiste à une stagnation du nombre de commerces depuis deux ou trois ans, les établissements qui ouvrent compensant à peine ceux qui ferment. L'offre et la demande se tassent. Si les homosexuels ont grandement participé à la valorisation foncière et immobilière du Marais, si ce sont essentiellement les commerces gays, aujourd'hui premiers employeurs du IV<sup>e</sup> arrondissement (García, 2002), qui ont permis le formidable enrichissement et embourgeoisement du quartier, ils sont victimes à leur tour de son succès. Les baux commerciaux dans le Marais sont désormais parmi les plus élevés de Paris; il est donc devenu très difficile pour un commerçant de s'y installer.

S'il est le pôle d'attraction principal de l'homosexualité parisienne, «le haut lieu d'un haut lieu», le Marais gay doit moins être perçu comme un «village», comme il en existe dans les villes nord-américaines, qu'une sorte de porte d'entrée que l'on franchit plus ou moins régulièrement: «un point de passage d'une mégapole du désir, une sorte de "porte intérieure" pour toute personne qui ensuite se dirigera vers un autre centre, souvent bien moins visible» (Laforgerie, *op. cit.*, p. 32). En effet, même si l'observation et quelques enquêtes non exhaustives réalisées par la presse nous y invitent, il demeure impossible de définir le Marais comme espace résidentiel des gays parisiens. Il représente seulement un modèle de centralité et un type de spatialité — disons commerciales et économiques et également un territoire approprié par les gays pour construire et affirmer leur identité et leur culture. Cependant, il faut bien voir qu'il en existe d'autres. Comme il y a plusieurs manières de vivre son homosexualité, comme un individu peut avoir plusieurs identités, suivant la sphère (publique ou privée) dans laquelle il se trouve, il y a plusieurs espaces, plusieurs spatialités de l'homosexualité, plus ou moins visibles. À côté des «établissements/rues-vitrines» (et miroirs...) du Marais, lieux de rencontres et de sociabilité où il importe



**Fig. 4** Localisation des commerces gays et lesbiens dans le Marais et ses alentours en 2004.

*Gay and lesbian businesses localization in the Marais and around, 2004.*

autant d’être vu que de voir, il existe une autre géographie de l’homosexualité à Paris, moins connue, celle des lieux de drague et de consommation sexuelle.

## 6 La géographie invisible des lieux de rencontres anonymes

Les nombreux lieux de rencontres et de sexualité anonyme parisiens sont invisibles pour les non-initiés (les hétérosexuels et certains gays) mais pour la plupart, parfaitement connus des homosexuels masculins (Proth, 2002).

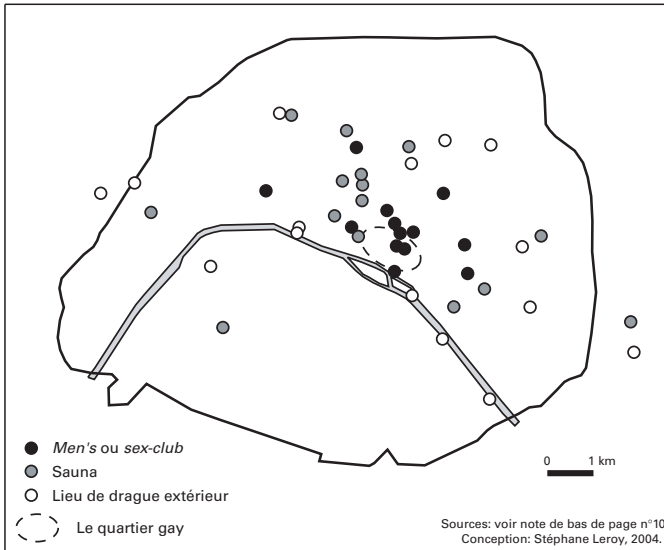


Ils sont souvent réduits par les gays à un seul de leurs attributs : la possibilité d'interactions sexuelles plus ou moins anonymes (c'est-à-dire que les personnes ne se connaissent pas et le plus souvent ne se parlent pas). La construction identitaire des gays masculins ne s'appuie-t-elle pas sur la connaissance de ces espaces de sociabilité très spécifiques, lieux « secrets » et dont l'usage qu'en font les gays est inconnu de la plupart des hétérosexuels ? Très certainement. À l'instar des espaces de l'homosociabilité, qu'ils complètent autant qu'ils s'y opposent, la pratique de ces lieux de la transgression participe de l'élaboration de l'identité homosexuelle, notamment dans la rupture qu'elle induit par rapport aux modes de vie hétérosexuels, souvent vus par les gays comme contraignants car caractérisés par des relations de couple durables. Mais l'existence de ces lieux est aussi susceptible de segmenter les homosexuels entre ceux qui y vont et ceux qui n'osent pas, entre les initiés et ceux que ces pratiques effraient ou n'intéressent pas.

La répartition des lieux de rencontres anonymes est sensiblement différente de la précédente même si leur localisation reste largement sur la rive droite de la Seine et si les arrondissements centraux sont encore bien représentés. Cet espace monosexué des désirs et des plaisirs est beaucoup plus vaste et diffus que le précédent ; sa centralité est éclatée (fig. 5).

Il existe deux types de lieux « invisibles » de l'homosexualité masculine : d'une part les établissements commerciaux (saunas, *men's* ou *sex-clubs*<sup>13</sup>), certainement plus confortables que les salles de cinéma pornographique et les toilettes publiques qu'ils ont remplacés et d'autre part, les lieux de rencontres extérieurs qui effacent la frontière entre public et privé en (homo)sexualisant l'espace urbain de manière illicite (Proth, *op. cit.*). Les premiers sont en plein essor depuis quelques années à Paris (une trentaine d'établissements, un record en Europe). Ils occupent essentiellement une position péricentrale, en particulier le long d'un axe Marais-Pigalle. Ils sont généralement d'une assez grande superficie (jusqu'à 1 400 m<sup>2</sup> pour le plus grand), sur plusieurs niveaux, ce qui tend à les éloigner des quartiers centraux anciens où l'espace est rare et cher. Les derniers ouverts l'ont d'ailleurs été en périphérie, dans les XI<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> arrondissements. Les seconds, plus ou moins clandestins, fréquentés essentiellement la nuit, existent depuis très longtemps (Sibalis, *op. cit.*). Leur localisation est éclatée, à l'intérieur d'espaces souvent étendus et essentiellement périphériques : des parcs et des places, des quais et des gares, voire des espaces marginalisés au sein du tissu urbain (entrepôts désaffectés, routes peu fréquentées ou abandonnées, etc.), parfois en dehors des limites de Paris. La recherche de l'anonymat et de la discrétion les éloignent du centre de la ville. Certains de ces lieux invisibles, sortes d'« angles morts » de la ville, souvent partagés

13 Dans les différents guides, on ne trouve aucun terme en français pour ces établissements spécialisés, appelés aussi *cruising bars*. Ils se différencient des bars classiques par le fait qu'ils n'ont pas de vitrine (on les remarque peu, il faut sonner pour entrer). Généralement pourvus d'une *backroom*, « espace, le plus souvent une pièce peu ou non éclairée, où sont autorisées des interactions sexuelles de groupe » (Eribon, 2003, p. 426) et de cabines, ce sont des lieux de rencontres et de pratiques sexuelles essentiellement anonymes.



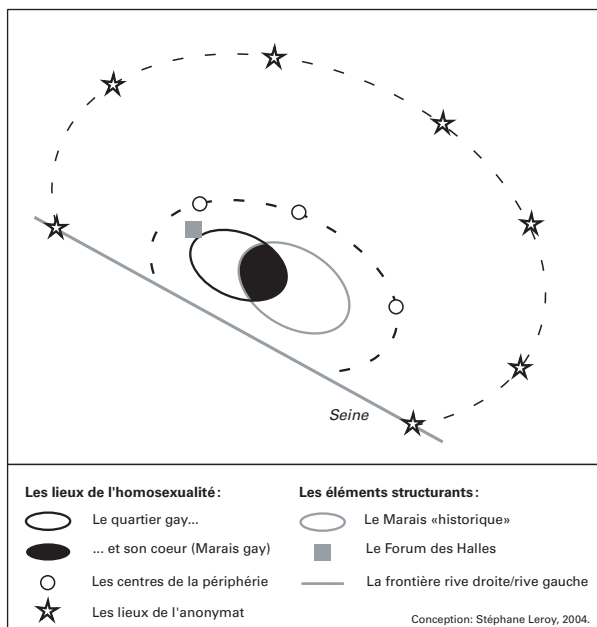
**Fig. 5** Localisation des lieux de rencontres et de sexualité anonyme à Paris en 2004.  
*Localization of anonymous sexual meeting places in Paris, 2004.*

entre plusieurs usages, parfois interlopes voire insolites comme le cimetière du Père Lachaise par exemple <sup>14</sup>, immuables ou mobiles dans le temps et dans l'espace parisien, s'inscrivent de manière mythique dans l'imaginaire homosexuel. Ainsi des bois de Boulogne et de Vincennes ou surtout du jardin des Tuileries, lieu de drague «historique» de Paris (Tamagne, *op. cit.*) qui s'est dédoublé sur le quai éponyme voisin.

Immortalisés sur la pellicule, comme les toilettes de la Gare du Nord par Patrice Chéreau dans son *Homme blessé* (1983) ou le Quai d'Austerlitz, dont Cyril Collard a, sans le savoir, célébré la fin dans ses incandescentes *Nuits fauves* (1992), ces espaces fonctionnels — éloignés de tout sentimentalisme ou romantisme à l'instar des établissements spécialisés — témoignent de la très grande rationalisation de la sexualité et donc de l'espace des gays. «La drague homosexuelle traduit une recherche d'efficacité et d'économie comportant, à la fois, la maximisation du rendement quantitativement exprimée (en nombre de partenaires et d'orgasmes) et la minimisation du coût (la perte de temps et le risque de refus opposés aux avances)» souligne M. Pollak (*op. cit.*, p. 40).

Ces polarisations multiples entraînant une dilution de l'espace de l'homosexualité suggèrent un agencement spatial qui peut être schématisé

14 «Aujourd'hui, le plan officiel du cimetière se garde bien de mentionner que les gays se livrent au sud du cimetière, le long de l'avenue des Acacias, à un de leurs sports préférés: la drague. À moins que la fin de cette phrase recueillie dans le plan leur fasse subliminalement référence: "les uns se recueillent sur les tombes, tandis que d'autres se livrent à des rites insolites".» rapporte le *Petit Futé* du Paris gay et lesbien (p. 84).



**Fig. 6** Organisation spatiale du Paris gay.  
*Gay Paris spatial organization.*

en une organisation en centre et périphéries, un ensemble d'anneaux vaguement concentriques centrés sur le Marais (fig. 6). À mesure que l'on s'éloigne du cœur gay de Paris, l'espace de l'homosexualité s'élargit mais la densité d'établissements diminue et la visibilité s'estompe. La topographie des espaces occupés par les nombreuses associations gays et lesbiennes (une trentaine d'associations sportives et une quinzaine de regroupements professionnels notamment) conforte cette organisation spatiale en centralités multiples et polymorphes.

Mais, entre affichage ostensible et culture de l'interdit, l'affirmation des communautés homosexuelles ne se fait pas sans tensions ni résistances. Aujourd'hui comme hier, elles sont nombreuses à l'intérieur des communautés homosexuelles, comme les craintes et les attaques, souvent violentes, de l'extérieur.

## 7 Une petite part de ghetto

Le quartier gay de Paris est-il un ghetto? Cette question revient de manière récurrente, en particulier dans les médias et ils ont tendance à répondre par l'affirmative. Est-ce une bonne question? Est-ce la bonne réponse? C'est en tout cas en agitant ce péril que la crainte d'une communauté gay forte et structurée est fréquemment exprimée, notamment lorsqu'il est question

des droits des homosexuels et de leur place dans la société.

Depuis 25 ans qu'il s'est imposé comme le quartier gay parisien, le Marais n'a cessé de se transformer, changeant de rôle, de taille et de clientèle. Mais son épicerie est resté inchangé, quelque part entre les rues Vieille-du-Temple et des Archives, structuré par quelques commerces emblématiques, tels que la librairie *Les Mots à la bouche*, les bars *Le Central*, *l'Open Café* ou le *Cox*, susceptibles de délimiter une «enclave» gay. La clientèle exclusivement masculine de ces bars déborde sur les trottoirs, voire la rue, à l'heure de l'apéritif, empiétant sans scrupule sur l'espace public. La conquête de celui-ci demeure un combat perpétuel. Ainsi, suite à des plaintes d'associations de riverains, qui avaient déjà réussi à faire ôter les drapeaux arc-en-ciel des façades des établissements en 1996, la mairie du IV<sup>e</sup> arrondissement a fait apposer des rivets métalliques dans certaines rues du Marais en 2003, pour stopper le développement anarchique des terrasses de certains bars gays sur les trottoirs. Cet épicerie très animé du Marais, petit territoire monosexué de quelques rues, peut symboliser l'existence d'un ghetto gay à Paris dans l'imaginaire collectif.

Un ghetto est un «territoire délimité au sein d'une ville où une catégorie de la population est assignée à résidence et soumise à contraintes pour en sortir» (Guillaume, 2003, p. 413). Mais nous ne connaissons pas avec précision l'identité sexuelle des résidents du Marais. De plus, ses contours demeurent flous et, du fait notamment de sa grande centralité géographique, il n'est en rien un lieu (en)fermé, enclavé, replié sur lui-même. Il suffit de se promener le dimanche dans la rue des Francs-Bourgeois ou la rue du Temple pour s'en convaincre. Le Marais fait partie des quelques quartiers de Paris considérés comme «zones touristiques d'affluence exceptionnelle ou d'animation culturelle permanente». Ses commerces sont donc autorisés à ouvrir le dimanche. Ce jour-là, ils drainent une population de Parisiens et de touristes très nombreuse et disparate. Aussi, le Marais apparaît plutôt comme un espace de brassage et de mixité — très éloigné des représentations que ceux qui ne le connaissent pas en ont ou en font. Il est «une entité géographique, urbaine, culturelle: facilement accessible, ouverte en permanence, très identifiable architecturalement. Mais il est irréductible aux stéréotypes, d'où qu'ils viennent» (Laforgerie, p. 30, *op. cit.*). La visibilité gay ne s'alimente-t-elle pas de la relation avec les autres populations?

De plus, les pratiques spatiales individuelles des homosexuels sont très diverses; elles dessinent une géographie complexe à l'intérieur même du quartier gay. Les véritables frontières internes que sont la rue du Renard voire le boulevard de Sébastopol, marquées par une diminution du gradient de densité d'établissements vers l'ouest (fig. 4), séparent les communautés homosexuelles — notamment en fonction de l'âge et des rapports avec les autres populations — en deux sous-ensembles spatiaux. La recherche de l'entre soi et une certaine forme de prosélytisme semblent demeurer chez beaucoup d'habités du Marais, moins jeunes et peu enclins à se mélanger aux autres «tribus» (homo ou hétérosexuelles). À l'inverse, l'ouverture aux autres

et l'abolition relative des barrières fondées sur l'identité sexuelle semblent caractériser la majorité de la population qui fréquente l'ouest du quartier gay. Elle est plus jeune, plus hétérogène et beaucoup moins militante car elle n'a pas vécu l'apparition puis l'explosion du sida. L'existence d'une pluralité de communautés ne contredit-elle pas celle d'un ghetto?

Un ghetto est aussi « par extension, (un) quartier à forte concentration d'une catégorie socio-économique ou socio-ethnique » (Guillaume, *op. cit.*, p. 413); ce qui pourrait correspondre au quartier gay parisien ou au moins au premier sous-ensemble défini. Le Marais est peut-être une sorte de « ghetto commercial »; il y en a d'autres dans Paris. En France, deux populations sont régulièrement suspectées de « ghettoïsation »: les habitants des « cités », en majorité d'origine étrangère et les homosexuels, avec le Marais (Pitte, 1997). Dans les deux cas, le spectre d'un tissu urbain disloqué, comme celui qui caractérise les grandes agglomérations américaines est agité. Mais le repli sur elles-mêmes, très relatif, des communautés homosexuelles états-uniennes est essentiellement volontaire. Il se manifeste par la recherche et la construction de territoires protégés (Levine, 1979; Pollak, *op. cit.*). Le quartier de Castro à San Francisco en est un bel exemple, même si aujourd'hui, le besoin de sécurité et la recherche de l'entre soi sont en déclin. Existe-t-il en France et à Paris de tels regroupements? Rien n'est moins sûr. Il nous semble que les divisions sociales contemporaines, dans lesquelles chaque classe délimite son territoire, excluant les classes inférieures, ont induit d'autres replis « communautaires » davantage problématiques et généré de véritables « entre soi socio-spatiaux ». Si la contribution de la population homosexuelle au processus de gentrification qui affecte le centre historique de Paris ne fait aucun doute, la répartition géographique des « pacés » (Rueland et Tonnerre, *op. cit.*) semble démentir l'existence d'une concentration résidentielle gay dans le Marais et donc l'existence d'un ghetto.

La question essentielle, celle qui fait débat (par exemple lors de la création du PACS) est donc bien celle du regroupement communautaire, du communautarisme et de son inscription dans l'espace urbain. Car l'acceptation du terme de ghetto n'est pas seulement spatiale ou territoriale. Du ghetto (entité spatiale) on glisse volontiers à la communauté (catégorie sociale) et au communautarisme (pratique sociale). Ce transfert est d'ailleurs autant le fait de l'extérieur que de l'intérieur des communautés homosexuelles. Le quartier gay de Paris serait un exemple achevé de ségrégation socio-spatiale et témoignerait de la dissolution de l'idéal universaliste français — nouvelle conséquence de la mondialisation — au profit du modèle communautariste importé des États-Unis (Sibalis, *op. cit.*). Le moment ne serait-il pas venu de réfléchir à la nécessaire évolution du modèle intégrationniste français? En définitive, les homosexuels, en particulier à Paris, ne sont-ils pas devenus communautaristes depuis qu'ils ne se cachent plus, depuis qu'ils n'ont plus honte, depuis qu'ils se rassemblent et surtout, depuis qu'ils revendiquent l'égalité des droits? Dans la logique de la pensée hétérosexiste, le communautariste, c'est toujours l'« autre ».

## Conclusion

Alors que la visibilité gay progresse, au cœur même de la cité, après avoir longtemps été contrainte d'occuper ses marges et replis et que s'accroissent les incursions de l'homosexualité dans l'actualité et le débat public (PACS, mariage gay, homoparentalité, loi sur l'homophobie, chaîne *Pink TV*, etc.), les injures et actes homophobes, désormais passibles de sanctions pénales, sont en augmentation (SOS Homophobie, 2004). Aussi, on peut tout de même se demander si les diatribes contre un supposé ghetto, représentation imagée de la volonté de repli et du refus de s'intégrer à la communauté nationale, ne sont pas le signe d'«un rejet phobique de l'affirmation publique de la visibilité gay et lesbienne en général» (Eribon, 2003, p. 218)?

Ces critiques trouvent un certain écho au sein même des communautés homosexuelles. En effet, si beaucoup d'homosexuels masculins vivent et consomment exclusivement gay, beaucoup d'autres se reconnaissent peu ou pas dans la culture gay et le style de vie que véhicule et symbolise le Marais et qu'ils jugent très codifiés et superficiels. La lecture des petites annonces de rencontres entre hommes est à ce propos riche d'enseignement. Dans les descriptions, on lit souvent «hors ghetto» ou «hors Marais», parfois accompagnés de «look hétéro». Au pire, ces précautions révèlent la difficulté persistante à s'accepter dans une société hétéronormative. Mais aussi, «“hors ghetto” tend (...) à signaler une homophobie intériorisée et redirigée vers l'autre: “je suis peut-être homosexuel, mais je ne suis pas comme eux”» (Eribon, 2003, p. 219). Au mieux, cette distance prise avec le modèle stéréotypé de l'homosexuel parisien, inséré uniquement dans des réseaux de sociabilité gays et ne fréquentant que des lieux gays, témoigne de la grande diversité des identités homosexuelles, comme sont polymorphes les espaces parisiens de l'homosexualité. G. Di Méo prévient: «La représentation identitaire de groupes sociaux n'exige pas toujours l'appropriation exclusive d'un territoire» (Di Méo, 2004, p. 355).

Des territoires éclatés, entre «haut lieu d'un haut lieu» et espaces de l'intimité, des communautés fragmentées, des identités plurielles: la géographie parisienne de l'homosexualité ne se laisse pas aisément abrégée. Labyrinthique, mouvante et en partie invisible pour la majorité des citadins, ses spécificités laissent entrevoir — pour peu que l'on accepte de déconstruire les catégories sexuelles — de beaux chantiers de recherche en géographie: sur la production des espaces de destinée collective, sur les modes d'appropriation et de transformation de l'espace public, sur les logiques de migrations, sur les stratégies de localisation résidentielle, sur les représentations et surtout sur le rôle identitaire des territoires.

## Bibliographie

- Altman D. (1983), *The Homosexualization of America*, Boston, Beacon Press, 246 p.
- Bell D. et Valentine G. (éd.) (1995), *Mapping desire: geographies of sexualities*, London, Routledge, 370 p.
- Binnie J. et Valentine G. (1999), «Geographies of sexuality: a review of progress», *Progress in Human Geography*, n° 23, p. 175-187.
- Binnie J. (1997), «Coming out of geography: towards a queer epistemology?», *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 15, p. 223-237.
- Black D., Gates G., Sanders S. et Taylor L. (2002), «Why do gay men live in San Francisco?», *Journal of Urban Economics*, vol. 51, n° 1, p. 54-76.
- Borrillo D. (dir.) (1999), *Homosexualités et droit: de la tolérance à la reconnaissance juridique*, Paris, PUF, coll. Les Voies du droit, 2<sup>e</sup> éd., 329 p.
- Bourdieu P. (1998), *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Liber, 154 p.
- Carpenter J. et Lees L. (1995), «Gentrification in New York, London and Paris: an international comparison», *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 19, n° 2, p. 286-303.
- Castells M. (1983), *The City and the grassroots: a cross-cultural theory of urban social movements*, Berkeley, University of California Press, 450 p.
- Chauncey G. (2003), *Gay New York, 1890-1940*, Paris, Fayard, coll. Histoire de la pensée, 550 p.
- Claval P. (2003), *Géographie culturelle: une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Armand Colin, coll. U, 287 p.
- Cornevin C. (1996), «100000 gays dans la capitale», *Le Figaro*, 25 avril 1996, p. 24.
- Creton D. (2003), «Sexuation», in J. Lévy et M. Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 838-841.
- D'Emilio J. (2002), *The world turned: essays on gay history, politics and culture*, Durham, Duke University Press, 264 p.
- D'Emilio J. (1998), *Sexual politics, Sexual communities: the making of a homosexual minority in the United States, 1940-1970*, Chicago, University of Chicago Press, 2<sup>e</sup> éd., 269 p.
- Davezies L. (2003), «Concentration», in J. Lévy et M. Lussault (dir.), *op. cit.*, p. 193-195.
- Debarbieux B. (2003), «Haut lieu», in J. Lévy et M. Lussault (dir.), *op. cit.*, p. 448-449.
- Di Méo G. (2004), «Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités», *Annales de Géographie*, n° 638-639, p. 339-362.
- Di Méo G. (1998), *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 320 p.
- Eribon D. (dir.) (2003), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 548 p.
- Eribon D. (1999), *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 526 p.
- Fassin E. (2002), «Genre et sexualité: des langages de pouvoir», *Histoire et Sociétés*, n° 3, p. 60-64.
- Florida R. (2002), *The rise of the creative class. And how it's transforming work, leisure, community and everyday life*, New York, Basic Book, 416 p.
- Garcia D. (dir.) (2002), «Le gay Marais, ghetto ou village?», *Le Nouvel Observateur*, n° 1947, p. 8-16.
- Girard D. (1986), *Cher David: les nuits de Citizen Gay*, Paris, Ramsey, 197 p.
- Grésillon B. (2000), «"Faces cachées de l'urbain" ou éléments d'une nouvelle centralité? Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin», *L'Espace géographique*, n° 4/00, p. 301-313.
- Guillaume P. (2003) «Ghetto», in J. Lévy et M. Lussault (dir.), *op. cit.*, p. 413.
- Halperin D.M. (1990), *One hundred years of homosexuality and other essays on Greek love*, New York, Routledge, 230 p.
- Hamnett C. (1991), «The Blind men and the Elephant», *Transactions of the Institute of British Geographers*, n° 16, p. 173-189 (trad. fr. par C. Rhein et G. Kourchid, in «Jalons de recherche», *STRATES* 9 – 1996/97, p. 55-81).

- Hamnett C. (1984), «Gentrification and residential location theory: a review and assessment», in D.T. Herbert et R.J. Johnston (éd.), *Geography and the urban environment. Progress in research and applications*, London, John Wiley, vol. 6, p. 283-319.
- Higgs D. (éd.) (1999), *Queer cities: gay urban histories since 1600*, London, Routledge, 214 p.
- Hotteling H. (1929), «Stability in competition», *The Economic Journal*, n° 39, p. 41-57.
- Laforgerie J.-F. (2003), «Le Marais est-il en crise?», *Illico*, n° 78, juin 2003, p. 30-33.
- Lauria M. et Knopp L. (1985), «Towards an analysis of gay communities in the urban renaissance», *Urban Geography*, vol. 6, n° 2, p. 152-169.
- Ley D. (1980), «Liberal ideology and post industrial city», *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 70, p. 238-258.
- Levine M.P. (éd.) (1979), *Gay men: the sociology of male homosexuality*, New York, Harper & Row, 346 p.
- Levine M.V. (2004), *La «classe créative» et la prospérité urbaine: mythes et réalités*, Conférence prononcée à Montréal le 20/05/04, Réseau Villes Régions Monde, INRS-Urbanisation, Culture et Sociétés.
- Lévy J. et Lussault M. (dir.) (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 1034 p.
- Merrick J. et Sibalis M. (éd.) (2001), *Homosexuality in French History and Culture*, New York, Harrington Park Press, 293 p.
- Murray S.O. (1996), *American gay*, Chicago, Chicago University Press, 337 p.
- Pitte J.-R. (1997), «L'avenir du Marais», *Cahiers du CREPIF*, n° 59, p. 49-54.
- Pollak M. (1982), «L'homosexualité masculine, ou: le bonheur dans le ghetto?», *Communications*, n° 35, p. 37-55.
- Proth B. (2002), *Lieux de drague, scènes et coulisses d'une sexualité masculine*, Toulouse, Octarès, 448 p.
- Rocke M. (1996), *Forbidden friendships: homosexuality and male culture in Renaissance Florence*, Oxford, Oxford University Press, 378 p.
- Ruelland N. et Tonnerre M. (2003), «Trois années d'application du pacte civil de solidarité», *Infostat Justice*, n° 64, p. 1-4.
- Schiltz M.-A. (1997), «Parcours de jeunes homosexuels dans le contexte du VIH: la conquête des modes de vie», *Population*, n° 6, p. 1485-1537.
- Sibalis M. (1999), «Paris», in D. Higgs (éd.), *op. cit.*, p. 10-37.
- SOS Homophobie (2004), *Rapport 2004 sur l'homophobie*, SOS Homophobie/KTM Éditions, 130 p.
- Staszak J.-F. (2004), Intervention dans le débat «Le postmodernisme en géographie», *L'Espace géographique*, n° 1/04, p. 6-37.
- Stock M. et Volvey A. (2003) «Sexualité», in J. Lévy et M Lussault. (dir.), *op. cit.*, p. 837-838.
- Tamagne F. (2002), «Homosexualités, le difficile passage de l'analyse des discours à l'étude des pratiques», *Histoire et Sociétés*, n° 3, p. 6-21.
- Tamagne F. (2000), *Histoire de l'homosexualité en Europe: Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'Univers historique, 691 p.
- White E. (1998), *La Symphonie des adieux*, Paris, Plon, coll. Feux croisés, 391 p.
- White E. (1997), *La Bibliothèque qui brûle*, Paris, Plon, coll. Feux croisés, 271 p.
- Wittig M. (2001), *La Pensée straight*, Paris, Balland, 157 p.
- Zimmerman B. et Haggerty G.E. (éd.) (2000), *The encyclopedia of gay and lesbian histories and cultures*, New York, Garland, 2 vol., 1400 p.